

Festivals

Léo Bonneville and Carlo Mandolini

Number 156, January 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. & Mandolini, C. (1992). Review of [Festivals]. *Séquences*, (156), 5–6.

trop violente et sans compromis commercial, limitant d'elle-même ses chances d'une édition discographique. C'est un fait qu'elle accentuait le côté noir du film et qu'elle en gommait tout humour pour en faire une sordide histoire d'espionnage et de meurtre derrière le Rideau de fer. Addison, quant à lui, qui avait connu le succès et même remporté un Oscar pour **Tom Jones** de Tony Richardson, composa une partition légère et pleine d'humour, construite sur un lancinant thème confié à un saxophone. Le film sous sa musique devenait une comédie noire. En définitive, les dirigeants de la Universal en furent quittes pour leur décision. Le film ne fut pas sauvé par la musique, et, de plus, cette dernière n'était pas tout à fait ce à quoi ils s'étaient attendus en termes de potentiel commercial. Le disque fut malgré tout édité, mais devint bien vite une autre de ces raretés, objet de frustration pour le collectionneur. Cette réédition viendra donc mettre un terme à ces vaines recherches. Et, en passant, il serait bon que Varèse Sarabande envisage un jour de rééditer la partition rejetée de **Torn Curtain** de Bernard



d'écriture, d'instrumentation ou d'interprétation qu'on ne soupçonnait même pas devoir exister sur nos vieux et bruyants disques 33 tours. Certes, il faut aussi se féliciter de la présence d'un texte d'introduction très documenté qui situe l'œuvre dans ses divers contextes, celui historique du film et personnel de la carrière du compositeur. On pourrait cependant déplorer que ces disques ne sont que des copies conformes de leurs prédécesseurs en vinyle, présentés, sous leur nouvel emballage, tels qu'ils le furent à l'origine, sans autres modifications ou ajouts (sauf quelques cas comme **Earthquake** et **The Fury**). Sans doute, des obstacles contractuels complexes ont dû empêcher de réaliser des rééditions plus substantielles de ces partitions qui avaient connu, déjà à l'origine, des publications tronquées et incomplètes, laissant de nombreux passages inédits. Mais c'est là une critique de détail, un souhait ou vœu pieux de puriste. Le simple fait que la maison Varèse Sarabande soit à rééditer ces petits trésors du catalogue Decca-MCA qui en recèle beaucoup d'autres, est déjà en soi tout un événement. Si elle remettait en circulation, sous format numérique, tout ce qu'elle avait déjà réédité du même catalogue dans le courant des années 70, cela en contenterait plus d'un. On se plaît déjà à rêver de l'édition numérique des deux **Conan** de Basil Poledouris, ou de celle de l'enregistrement original de **Quo Vadis?** de Miklos Rozsa, ou du splendide **Becket** de Laurence Rosenthal... Alors, un peu d'audace, messieurs de chez Varèse, et votre public vous suivra.

François Vallerand



Herrmann, enregistrée au milieu des années 70 par Elmer Bernstein pour sa Filmmusic Collection.

UN BILAN

À bien des points de vue, les rééditions de Varèse Sarabande de ces vieux disques Decca-MCA sont des plus-values sur les formats originaux. La bonification sonore bien sûr va de soi avec le transfert numérique, d'autant plus que les gravures des disques MCA ont souvent été, c'est le moins qu'on puisse dire, particulièrement médiocres. On entend ainsi pour la première fois une foule de détails



FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

La réputation de l'accueil au Festival de Rouyn-Noranda n'est plus à faire. La tradition se continue sans faille.

Pour le 10^e anniversaire, il paraît que la soirée d'ouverture a connu un éclat jubilatoire. On a fêté comme il se doit. En présence de plusieurs dignitaires, on a découpé un superbe gâteau illuminé de dix bougies avec une joie communicative.

Personnellement, je ne suis arrivé que le mardi pour assister au festival jusqu'au jour de la clôture. Un matin, j'ai pu visiter librement la Maison Dumulon où se tenait une intéressante exposition de photographies de cinémas qui ont animé la ville (il y en avait six à une époque). Il n'en reste qu'un aujourd'hui, le Paramount administré par un indépendant.

Chaque jour, à 11h30, les invités et journalistes étaient convoqués pour le lunch à midi. Ce

repas était coupé par une conférence de presse qui permettait de rencontrer les cinéastes qui présentaient leur film. Mais il fallait manger rapidement pour être au Théâtre du cuivre à 13h30. Et ainsi commençait le marathon des films: animation, courts métrages, longs métrages. Cela jusqu'à 17 heures où il fallait courir à un autre restaurant pour le souper. Même scénario. Et vite, à 19h30 suite de films jusqu'à 23 heures. C'est dire que la journée était bien remplie. Une fois engagé dans l'engrenage, le journaliste que je suis était acheminé sans se casser la tête au lieu prévu. Vraiment ce rythme ne laissait pas grand répit. Il fallait suivre. Le festival est une organisation dynamique. Heureusement, ni tempête, ni froid sibérien ne sont venus perturber les prévisions des organisateurs.

Quels films méritent d'être signalés?

Les films d'animation tiennent une bonne place dans ce festival. Nous en avons goûté plusieurs venus de divers pays. Les courts métrages étaient également à l'honneur. Quelques films muets de Charles R. Bowers ont permis à la majorité des spectateurs de découvrir un cinéaste d'une imagination fertile et inlassable d'inventions. Ces films ont réjoui l'assistance. Parmi les films que j'ai pu voir, je voudrais relever **La Côte d'Adam** du Russe Viatcheslav Krichtofovitch. Ce long métrage présente des personnages féminins enclos dans un trois-pièces avec chacune ses problèmes que vient compliquer l'arrivée de trois hommes. On dirait du Tchekhov transposé en notre temps. Il faut bien le dire, **Le Pianiste** n'a pas recueilli les suffrages de l'auditoire. L'histoire de ces deux jeunes filles éprises d'un pianiste japonais est apparue plutôt superficielle. Ce romantisme à retardement a semblé passablement déphasé. Les deux films qui ont vraiment ravi les spectateurs viennent de Jean-Claude Labrecque et de Robert Ménard. Le premier, avec une discrétion et une sensibilité exemplaires, a évoqué les dix-sept mois que Claude Léveillée a passé dans l'appartement d'Édith Piaf, à Paris. Ce n'est pas sans émotion que l'on voit la même Piaf pousser la chansonnette de sa voix grêle, tandis que le compositeur québécois s'esquinte au piano à composer sans relâche. **67bis, boulevard Lannes** a été récompensé par un jury local. Le Prix du meilleur long métrage est allé à **L'Homme de rêve** de Robert Ménard. Ce film, qui n'a fait que deux semaines dans un cinéma de Montréal, mériterait de reprendre l'affiche. C'est l'histoire d'une femme attachée à son mari



Le Pianiste de Claude Gagnon



67 bis, boulevard Lannes
de Jean-Claude
Labrecque

impotent qui découvre, en son voisin, l'homme de ses rêves. Comment résister? Avec une discrétion heureuse et une justesse de ton remarquable, le cinéaste nous invite à rêver avec cette femme. Et le dernier plan nous interroge sur son destin. Rita Lafontaine incarne cette femme avec toutes les nuances d'une personne capable de confronter ses responsabilités avec ses désirs. Voilà un film qui a soulevé l'enthousiasme de la salle lors de sa projection ainsi qu'à la remise du Prix.



L'Homme de rêve de
Robert Ménard

Cette année, les grandes vedettes internationales n'étaient pas au rendez-vous. Ce dixième anniversaire s'est célébré avec les «gens du pays». Cela ne veut pas dire que des visiteurs étrangers ne sont pas venus à Rouyn-Noranda. Mais personne n'a accaparé l'attention. La priorité a été donnée aux films. Et les citadins sont venus nombreux apprécier le travail d'une équipe pleine d'ardeur. Elle peut entreprendre avec fierté et confiance une deuxième décennie.

Léo Bonneville



7e FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL DE SAINTE- THÉRESE

Depuis maintenant sept ans, durant ces jours où l'automne s'allume, la ville de Sainte-Thérèse présente son Festival du Cinéma international. Du 28 septembre au 4 octobre 1991, le «seul événement cinématographique d'envergure internationale au Québec, se consacrant aux «premières œuvres», dévoilait une sélection de 35 films parmi lesquels 14 longs métrages, plusieurs premières nord-américaines et trois premières mondiales. La sélection 91 aura imposé un cinéma conjugué au présent: redéfinition politique, angoisse des banlieues et confusion de fin de siècle ont surgi comme autant de cris d'urgence.

Banlieue et désillusion, banlieue et lyrisme, banlieue et bidonville: voilà l'image des périphéries reflétée par cette sélection. Banlieue et lyrisme: c'est le quotidien d'un groupe d'immigrés habitant une banlieue du sud de la France, tel que raconté par la sympathique et tendrement naïve comédie intitulée **Mohamed**

Bertrand Duval (Alex Métayer, France). Très actuel, le film de Métayer traduit la désillusion sans pour autant fermer la porte à un espoir allumé par trois accords de guitare. Ce coin de ciel bleu est par contre nié aux personnages du film **Maria Antonia** (Sergio Giral, Cuba). Dans leur quête de liberté, ces habitants d'un bidonville de La Havane croupissent dans un univers de violence, de vaudou et d'érotisme. Malheureusement, Giral ne nous épargne aucun excès ni lieu commun et, au bout de quinze minutes, on n'y croit déjà plus.

Plus convaincant fut **Mauvaise Fille** (Régis Franc, France/Suisse) où les rêves et espoirs d'une jeune fille de 21 ans viennent se briser contre l'hermétisme de la province. Le film repose sur l'interprétation des Florence Pernel, Daniel Gelin, Yvan Attal et Christian Vadim qui se mesurent à l'assent du Midi. Lyrisme et sensualité sont assez bien dosés et donnent à l'œuvre la saveur des passions qu'un été de plomb amène à ébullition.

Dans l'ensemble, Sainte-Thérèse 91 n'a pas été le théâtre de révolutions formelles. Et ce conformisme aura eu raison des films **Pierre qui brûle** (Léo Kaneman, Suisse/France/Hongrie) et **Perdu en Sibirie** (Alexandre Mitta, Grande-Bretagne/U.R.S.S.). Le premier dresse un portrait intimiste d'un ex-terroriste désenchanté. Pourtant honnête, ce **Pierre qui brûle** n'allume aucune étincelle, résultat d'une mise en scène sans éclats. Quant au film du soviétique Mitta, qui décrit l'épreuve vécue d'un archéologue anglais dans l'enfer des goulags sibériens, tout fonctionne fort bien jusqu'à ce qu'une histoire sentimentale, menée de façon discordante et sans relief, ne vienne s'accaparer toute la place et ainsi empêcher le film de transcender le romanesque.

Bien sûr, il y eut quelques tentatives de reformulation de l'écriture cinématographique. Parmi ces films, signalons un «feu d'artifice» intitulé **Sables brûlants** (Francisco de Paula Cevette, Brésil). Ce film est l'exemple tout désigné de l'œuvre commise par un créateur ayant grandi avec la

télévision et le vidéo-clip. Totalement débridé et insolent, ce pseudo-polar navigue dans les eaux troubles de l'éclatement à tout prix, avant de s'empêtrer dans une conclusion brechtienne tout à fait inutile, mais digne de l'audace de l'auteur. Par moments, on pense à *Almadovar* ou à *Kaurismaki*. Quoi qu'il en soit, **Sables brûlants** fut le film le plus indéfinissable et le plus discuté du festival. C'est vous dire l'impact. Mais le véritable choc fut, sans contredit, le merveilleux **Toto le héros** (Jaco Van Dormael, Belgique/France/Allemagne), programmé en dernière minute afin de combler une absence. Le film du réalisateur belge a tout raflé dans la section longs métrages, en s'assurant le prix du public et celui du jury, décernés cette année par Mireille Deyglun, Babalou Hamelin et François Beaulieu (1).



Le Docteur Petiot de
Christian de Chalonge

Si pour l'innovation formelle il faudra repasser, certains films se seront cependant révélés grâce à l'interprétation de leurs protagonistes. Il faut retenir **Docteur Petiot** (Christian de Chalonge, France). Tiré d'un fait authentique, le film illustre l'histoire d'un médecin qui, durant l'occupation allemande, avait fabriqué dans son domicile parisien un mini-four crématoire dans lequel il éliminait le cadavre de ses victimes juives. Dans ce climat morbide, de Chalonge accorde beaucoup d'espace à un Michel Serreault tout simplement époustoufflant dans ce rôle aux inquiétants accents caligaresques.

(1) Voir critique, *Séquences*, no. 155, novembre, 1991, p. 70.



La Stazione de Sergio
Rubini

De son côté, le Français Gérard Poitou-Weber est parvenu à transmettre, aux jeunes interprètes de son film **La Révolte des enfants**, l'inspiration pour réussir une apologie terrible mais passionnante de la dignité humaine. Enfin, le festival nous aura accordé le plaisir d'apprécier de nouveau la finesse de l'interprétation du film **La Stazione** (Sergio Rubini, Italie).

Dans un effort d'étendre l'événement à toute la région des Basses-Laurentides, certains films furent projetés également à Saint-Jérôme et à Deux-Montagnes. La réponse des amateurs de cinéma de la région fut enthousiaste, à un point tel que l'assistance a établi un record de participation. Près de 10 500 personnes, dont un grand nombre d'étudiants invités aux matinées scolaires, ont en effet assisté à cette septième édition. Pourtant les médias montréalais ont inexplicablement ignoré l'événement.

Depuis ses débuts, le Festival du Cinéma international de Sainte-Thérèse n'a cessé de s'affirmer et, aujourd'hui, il confirme son importance dans la région. Mais pour que cette fête du cinéma prenne toute l'ampleur qu'elle mérite, il suffira — pour les prochaines éditions —, d'améliorer la qualité des projections, catastrophiques cette année, et de consolider la vocation d'événement essentiellement consacré aux premières œuvres.

Carlo Mandolini